

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 33 (2009)

Artikel: Lessive d'hier et d'aujourd'hui
Autor: Merçay, Jean-Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064492>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

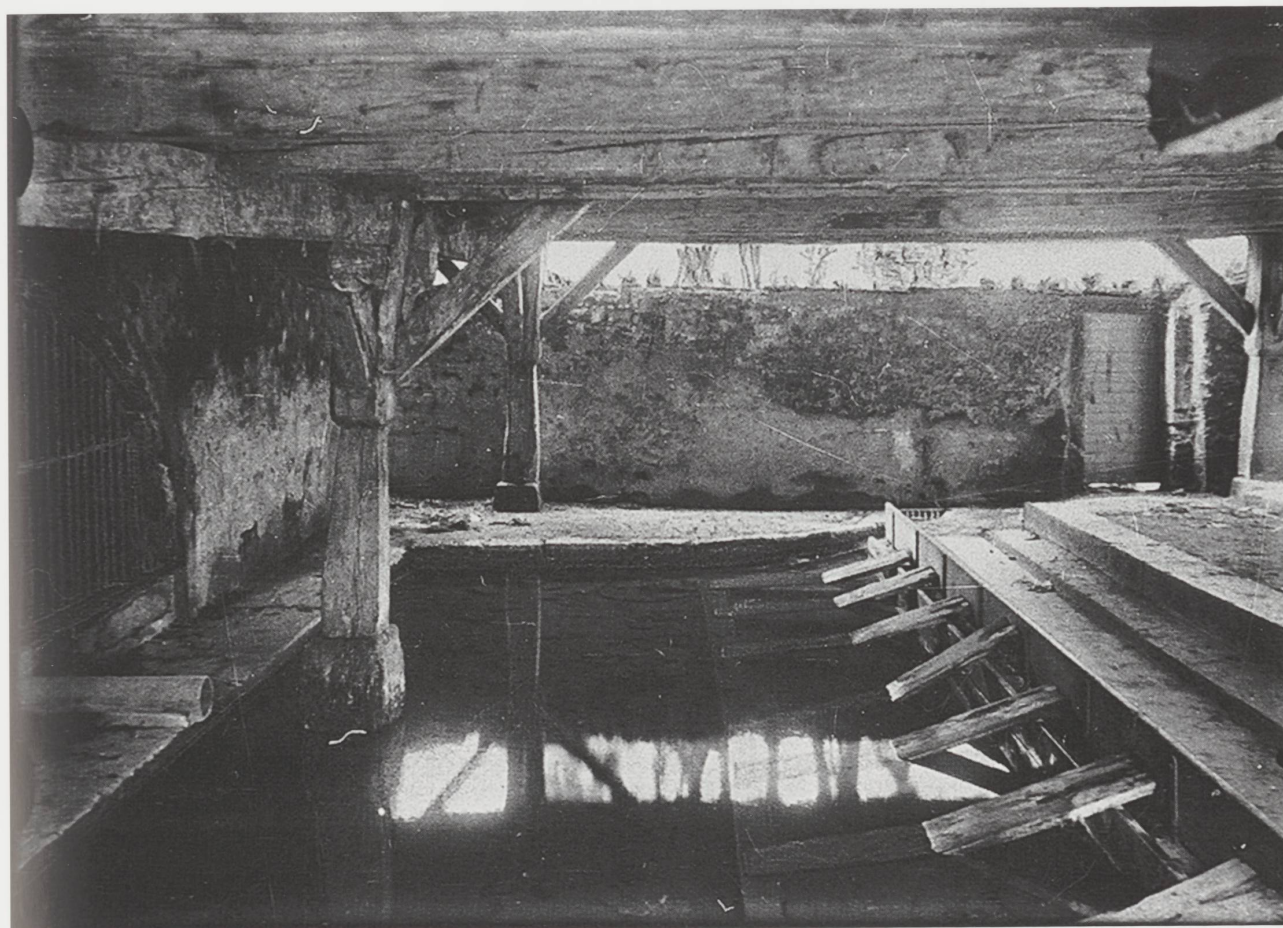
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lessive d'hier et d'aujourd'hui



Jusqu'au début du XX^e siècle, la source de la Chaumont, à Porrentruy, a alimenté le lavoir public qui se trouvait au bas de la rue du même nom.
Photo Albert Perronne, prise le 4 mars 1935. Fonds du Musée de l'Hôtel-Dieu, Porrentruy.

La lessive, du latin *lixivia*, de *lix*,
licis, cendre du foyer, quelle tâche plus
fréquente aujourd'hui, plus banale si

j'ose dire? Les jeunes garçons appren-
nent à la faire eux-mêmes et pour
nombre d'entre eux, lorsqu'ils quitte-

ront le nid familial, l'usage maîtrisé du
lave-linge constituera l'une des clés de
leur émancipation.

L'ordinaire actuel n'a pas toujours eu cours, on s'en doute bien, dans nos campagnes en particulier. Il y a à peine un peu plus de cinquante ans, le travail de lessive faisait encore partie des tâches harassantes dévolues surtout aux femmes. Aussi ne faut-il pas s'étonner que ces dernières accueillirent avec enthousiasme tout progrès technique susceptible de s'épargner du temps et de la sueur. En fait, les machines à laver le linge existaient depuis fort longtemps déjà, pourtant elles tardaient à conquérir le milieu rural.

Dans cet article, on n'abordera pas le repassage, l'évolution des techniques de lessivage et de séchage du linge fournissant déjà largement assez de matière. Par le biais de témoignages décrivant le vécu de la lessive à l'ancienne, puis celui de progrès techniques longs à s'imposer, progrès réalisés autant dans le domaine des détergents que dans celui des machines, on mesurera les changements opérés chez nous au cours du dernier siècle.

Par parenthèse, les différentes éditions de dictionnaires des cent soixante dernières années livrent plusieurs définitions du mot lessive. On trouve quatre acceptions distinctes qui ont toutes trait à l'activité elle-même. *La lessive représente l'action de lessiver, de couler la lessive*: un jour de lessive. Elle désigne aussi *le linge à lessiver*: aujourd'hui, nous avons une grosse



Récipient servant à tamiser les cendres, avec le couvercle ouvert.
Collection Chappuis Fährndrich, Develier

lessive. Elle s'applique encore à *l'eau détersive*, que l'on réchauffe... et jette après usage. Et elle signifie enfin le savon lui-même, la poudre miracle forcément beaucoup plus avantageuse sur le marché que sa concurrente, et qui lave plus blanc... tout en respectant l'environnement bien entendu.

Trois mots du dictionnaire franchissent toutes ces décennies: *lessivage* (peu ou pas employé chez nous), *lessive* et *lessiver*. Dès 1860¹ apparaissent *lessiveur*, *lessiveuse*, ainsi que *lessivier* et *lessivière*, qui nomment exclusivement des personnes, ceux et celles qui lessivent. Une lessivière est une femme de journée qui lessive le linge. C'est le synonyme de lavandière, un terme pas usité chez nous. Une édition de 1897² fait découvrir une seconde acception à *lessiveuse*: *appareil dont on se sert aujourd'hui dans les ménages pour blanchir le linge à la vapeur*. En 1923³, la lessiveuse est devenue *un appareil servant à lessiver le linge domestique*. Une édition de 1972⁴ dit: *réceptacle en tôle galvanisée servant à faire bouillir le linge*. Ce

champ lexical s'enrichit de deux adjectifs attestés au début de la seconde partie du XX^e siècle: *lessivable* (1954), littéralement: qui peut être passé au lave-linge, et *lessiviel* (1962), qualifiant le produit: savon, poudre.

La cendre, premier détersif

A noter que l'on prononçait volontiers chez nous *la l'ssive, faire la l'ssive*, mais on disait: *le jour de lessive*⁵. *La l'ssive* commençait par le trempage sans savonnage du linge sale dans une cuve, au moins une nuit. Il y a cent ans environ, on faisait à Miécourt⁶ deux lessives par an: celle de printemps et celle d'automne.

Après un trempage préalable ayant pour effet de le débarrasser des substances solubles, le linge à laver était mis dans une grande cuve placée sur un trépied en forme de T, sur une croix à quatre pieds ou tout simplement sur deux chevalets. On avait soin de placer le plus sale en dessus. Ce linge à laver était recouvert d'un grand drap tissé grossièrement, le charrier (*chieurie*), appelé aussi *fleurier*. Sur ce drap, qu'on avait pris soin de relever sur les bords du réceptacle, on étendait des cendres de chêne, de hêtre, d'orme et de charme, bien tamisées et l'on versait de l'eau très chaude par-dessus. Parfois les cendres étaient enfermées dans un sac⁷. L'eau filtrait à travers le linge, puis s'écoulait

dans une seille ou un baquet, grâce à un trou percé au fond de la cuve. Ce trou était bloqué pendant l'aspersion par un grand bâton qui faisait bouchon. Le liquide récupéré par le trou du cuvier, le *lissu*, était versé dans un grand chaudron que l'on chauffait. Quand il était à une température suffisante, mais pas trop élevée, car dans ce cas le linge aurait été échaudé, on le versait petit à petit sur les cendres avec un pot ou tout autre récipient analogue. On continuait de la sorte pendant environ douze heures. C'est ce qu'on appelait couler la lessive. La lessive aux cendres était encore largement pratiquée dans nos campagnes jusqu'à la fin du premier tiers du XX^e siècle.

L'opération durait toute la nuit. On pouvait ainsi répéter la manœuvre jusqu'à une quinzaine de fois. Les femmes se relayaient, aidées parfois des hommes. On l'a vu faire avant-guerre, dans les années 1935-1938, par Marie Chappuis-Monnin (1868 – 1968): «A Develier, pour les travaux de force, les hommes arrivaient (...) quand il fallait lever les draps rincés pour les mettre sur le battoir. Les femmes étaient à bout.» En 1933, le curé de Miécourt, Jules Vallat, faisait encore la lessive aux cendres. Il participait lui-même au travail⁸ Plusieurs témoignages confirment cette pratique traditionnelle jusqu'en 1939⁹ ¹⁰ et même encore en 1950¹¹. On évacuait

Le linge vient d'être frappé sur la planche d'un geste sec. On remarque les plis caractéristiques, le froncement du linge battu qui s'imbibe bien de mousse de savon. Reconstitution de la fête des Echaipouses à Cœuve, 1999.



le lissu, en rinçant à grande eau, à la fontaine ou même à la rivière.¹²

Le lendemain, le linge subissait le dernier lavage sur la planche à relaver, l'*échaippouere*. Il était lancé dessus d'un geste sec et précis: «Ce n'était pas nécessaire de frapper fort, mais il y avait un coup à prendre pour que le linge fasse des fronces, pour que ça mousse.»¹⁰

Une fois rincés, les draps étaient légèrement colorés de bleu pour appa-

raître d'une blancheur plus éclatante. Il fallait doser très soigneusement la couleur. C'étaient des boules de bleu. On disait alors: «On met du bleu.»⁹

Séchés dehors, il arrivait qu'en hiver les draps gèlent. «Il ne fallait surtout pas casser les plis, sous peine de causer des déchirures, il fallait les transporter tels quels, raides comme des plaques de tôle, avec précaution...»⁵

Le processus chimique

Qu'il s'agisse de cendres de bois dont on fait dissoudre à chaud la partie soluble ou de soude du commerce (carbonate de soude), le processus est le même. La lessive traditionnelle est une dissolution concentrée des sels solubles qui entrent dans la composition de la cendre de bois et dont le plus abondant et le plus important de beaucoup est le carbonate de potasse. L'eau chaude versée sur une couche de cendre de bois dissout le carbonate de potasse. Les acides des corps gras qui ont taché le linge se combinent avec la potasse de ce carbonate de potasse pour donner naissance à un savon de potasse soluble et à de la glycérine qui se mêlent à la lessive. Par cela même les taches graisseuses se trouvent détruites et il ne reste plus ensuite qu'à laver le linge dans l'eau ordinaire pour en faire disparaître toutes les souillures.

Hygiène et écologie avant l'heure

Dès la fin du XIX^e siècle, les médecins et hygiénistes s'accordaient sur le fait que la désinfection à l'étuve était la plus complète. Le fait de bouillir le linge – on parlait de cuites – le débarrassait de tous ses hôtes indésirables, et notamment des acariens qui sont tués à partir de 60°. Après plusieurs

coulées d'eau bouillante, le linge sortait de l'opération parfaitement propre. Pour ce qui est des taches, celles de cambouis étaient particulièrement rebelles. Chaque famille avait son truc pour en venir à bout. Certaines ménagères crachaient dessus, puis savonnaient généreusement.¹¹ D'autres familles étalaient du beurre sur la tache avant de la savonner. Ça marche, paraît-il, et elles continuent de le faire au besoin.¹⁴

Jusque dans les années cinquante, on utilisait encore largement dans nos villages le bois pour cuisiner ou chauffer l'habitation. Il suffisait de récupérer la cendre des cendriers de fourneaux de cuisine, des poêles ou de l'âtre de la cheminée. Quant aux *grands cuveaux* – ainsi les nommait-on également chez nous – ils étaient fabriqués sur place par le tonnelier du village.

Certes, les cuites et le rinçage de la lessive nécessitaient de grandes quantités d'eau. Mais avant la Première Guerre, et même après, l'opération n'avait lieu que deux fois dans l'année, rappelons-le. On traitait alors d'énormes quantités de linge à la fois. Les trousseaux de mariage (linge de corps, de toilette, de literie, de table et de cuisine) allaient par douze, voire le double chez les gens aisés. Vers 1950, la fréquence des lessives avait atteint un rythme mensuel, mais le travail pouvait encore s'étaler sur deux ou

trois jours, avec l'aide d'une femme de journée – quand il y en avait une, ce qui était le cas notamment à Miécourt^{13 8} jusque dans les années 50 – qu'on louait pour cent sous par jour, repas compris. Cette lessiveuse venait pour taper le linge à l'aide du *pâta*, le pilon dont on se servait aussi pour faire la choucroute.¹¹

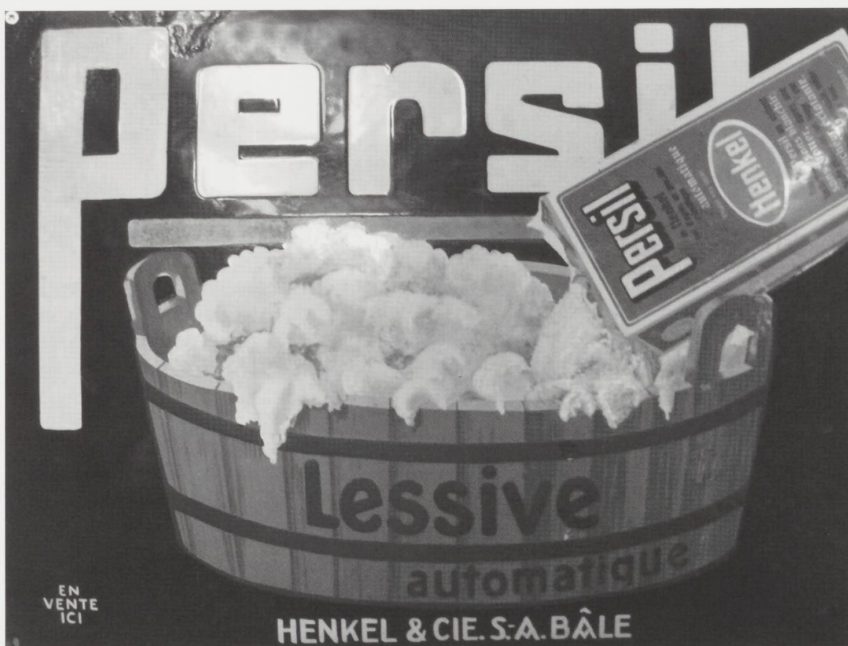
Un travail ingrat

La sensation de bien-être incomparable de dormir dans des draps de fil propres, séchés au soleil et au vent, discrètement parfumés à l'eau de lavande, la fierté de porter des vêtements de travail et ceux du dimanche, comme on disait, immaculés et repassés de frais, tout ce confort obtenu à grand peine aurait dû logiquement être pris en compte. On voudrait croire que le travail harassant des ménagères était apprécié à sa juste valeur, mais ce n'était que peu souvent le cas. C'était dans l'ordre des choses. En naissant femme, on héritait de toute une succession de tâches plus pénibles les unes que les autres, jamais remises en cause, et dont la grande lessive était l'une des pires.

Certains d'entre nous se souviennent encore des seaux d'eau bouillante portés par nos mères et leurs aides, du mouvement des cloches pour battre le linge, des savonnages énergiques sur la planche à laver qui attaquaient la

peau des mains et la fragilisaient comme une feuille de cigarette, des séances de rinçage où leurs doigts ridés se gerçaient à force de macérer dans l'eau chaude mêlée de détergents, et d'essorages à quatre mains exténuants. Et encore n'évoquons-nous pas les interminables allées et venues pour suspendre le linge.

Un installateur d'électroménager et collectionneur d'anciennes lessiveuses entre autres a encore vu sa mère cuire du linge sur le fourneau. « Dans les années 1954-1955, on mettait le linge sur une charrette et on allait encore le rincer à Cœuve à la fontaine. » Son jugement est sans concession : « La lessive traditionnelle ? C'était une grosse corvée. Il y avait à soulever des draps lourds comme cette table... Des draps faits avec du fil plus épais que maintenant. Et les draps de molleton, vous vous souvenez comme ils étaient épais ? Un calvaire ! C'est bien joli le bon vieux temps, mais moi je vous le dis : la machine à laver est une très belle invention ! »¹⁵ Il s'est pourtant trouvé une famille dans un village ajoulot¹⁶ où la lessive était une fête. Les quatre ouvrières prenaient des cuites (c'est le cas de le dire !) au vin rouge juste ces jours-là. Cela les rendait gaies, et le soir, elles se mettaient à chanter et à danser. La fête durait trois, quatre jours. Tous les enfants du quartier allaient voir ça. Le reste de l'année, elles



Plaque publicitaire pour poudre à lessive : « Plus ça mousse, meilleur c'est ! » Collection Chappuis Fährndrich, Develier

ne buvaient pas. C'était comme si elles sacrifiaient alors à un rite.

Des savons toujours plus performants

L'évolution des appareils de lessivage s'accompagne elle-même de progrès dans la fabrication de détergents. De la cendre de bois enveloppée dans un sac en tissu serré et solide, on va passer au savon en copeaux et cristaux (de soude), ou à la lessive préparée et vendue dans le commerce. Les Etats-Unis montrent l'exemple : Procter et Gamble s'associent en 1837 et cherchent à améliorer sans cesse la fabri-

cation du savon, qui repose encore sur une méthode qui consiste à faire bouillir des débris de graisse avec des cendres de bois. Un accident de fabrication marque une étape importante : par inadvertance, un ouvrier laisse bouillir trop longtemps le mélange. Le savon qui sort de la cuve contient des bulles d'air, ce qui lui donne le pouvoir de flotter. Le consommateur est enthousiaste.

William Lever dépose la marque *Sunlight* et l'exporte en France en 1888, sous la marque *Soleil*. C'est le premier savon de qualité pure vendu au détail, enveloppé de papier parcheminé et contenu dans un étui en carton.

A la fin du XIX^e siècle, on met au point en France le procédé de fabrication industriel de l'eau de Javel (marque *La Croix*). Les lessiveuses généralisent l'utilisation de cristaux de soude et des lessives composées. Pour primitifs que soient ces produits, ils assurent une saponification plus complète que les cendres de bois.

La marque *Persil* déposée à Marseille, dont le lancement national a lieu en 1932, est le premier détergent à blanchir par l'oxygène grâce à la présence de perborate dans sa formule.

Plusieurs fabricants se penchent sur le lavage à la main du linge délicat (laine, soie, nylon). Lever lance en 1952 *Omo*, détergent de synthèse: le «savon sans savon» qui permet le lavage en eau calcaire et en eau de mer et qui réussit aussi bien en milieu acide qu'alcalin. Avec «*Omo est là, la saleté s'en va*», c'est le lancement de la première grande campagne publicitaire d'après-guerre, c'est aussi le temps de *Skip*, *CDK*, *Crio* et *Tide*.

En 1959, les fabricants de détergents se rendent compte que le système à tambour va l'emporter sur le système à agitateur. Ils doivent mettre au point des lessives adaptées à ces machines. L'abondance de mousse qui était jusqu'à présent le gage visible de l'efficacité d'un détergent devient un obstacle. Le volume interne de la machine réduit, le bain lessiviel se concentre et la mousse déborde. Il

faut trouver une lessive moins mous-sante.

Pour les fibres synthétiques, contre le jaunissement du nylon, Lever crée *Coral* (1965). Apparition des assou-plissants en 1966, lancés par Colgate-Palmolive.

A la suite des journées de mai 1968, des idées telles que l'écologie et la protection de l'environnement se concrétisent. Les lessives sont désormais biologiques: la lutte contre le gaspillage se manifeste par le souci d'économiser d'abord l'eau et l'énergie. L'apparition de la première lessive aux «enzymes gloutons» et la publicité tapageuse faite aux armes biologiques amènent une véritable révolution dans les cycles de lavage.

En 1971, tous les détergents sont biodégradables, et cela deux ans après la naissance des mouvements écologistes. En 1981; P. & G. lancent des lessives basse température *Ariel* et 1982 voit arriver les lessives liquides *Vizir* (P. & G.) et *Wisk*, de Lever.

La campagne en décalage

Les étapes des perfectionnements techniques apportés aux opérations de lessive laissent constater un retard d'une bonne dizaine d'années en moyenne sur les équipements dans nos villages jurassiens par rapport à ceux de villes comme Bâle ou Zurich.¹⁵

Rappelons le matériel de base le plus ancien, constitué d'une cuve en bois posée sur un support; la planche à laver est en bois. On se sert aussi d'une *épeule*, ou *épeulatte*, une sorte de palette, pour remuer, brasser le linge (vallée de Delémont)⁵, ou d'un pilon, le *pâta*, (en Ajoie) pour l'enfoncer au fond de la cuve quand des bulles d'air le font remonter à la surface. La cloche, munie parfois d'une ventouse à l'intérieur va remplacer le pilon. Elle fait son apparition dans les années 20, mais chez nous plus tardivement pendant la guerre. L'eau est toujours chauffée à part dans un chaudron.

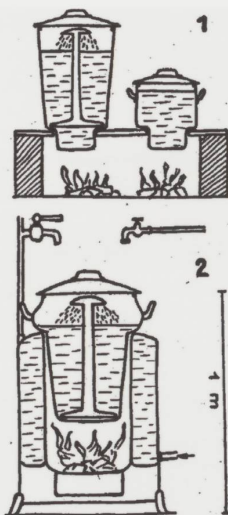
C'est encore le cas entre 1930 et 1960, mais c'est à cette époque qu'apparaissent chez nous les baquets en zinc – on parle de seilles à lessive – et la planche à lessive striée, qui a longtemps cohabité avec celle en bois, la *brette*. Le linge est savonné abondamment au savon de Marseille, les taches s'éliminent à grands coups de brosses à risette ou tout simplement à la main. Les seilles, plus petites, sont toujours prêtes à l'emploi, contrairement au cuveau de bois qu'il faut d'abord ébarrouir (= étanchéifier, voir *L'Hôtâ* N° 3). Elles autorisent des lessives plus petites et plus fréquentes. On se souvient ainsi que dans les années 50, les femmes filaient vite à la maison avant la fin de la messe dominicale

faire une petite lessive, ce qui agaçaient un peu le curé...⁵

Tout se fait à la force des bras. C'est un travail très éprouvant. Les ménagères recherchent au travers de l'entretien du linge la blancheur, la propreté, l'économie et le respect du trousseau. Leur méfiance face à la machine s'explique par la crainte de la déchirure, de l'usure, d'une restitution insatisfaisante de la blancheur. A cela s'ajoutent le poids de la tradition et les habitudes d'inconfort enracinées. Et puis, dans nos campagnes, après guerre, on n'avait pas les moyens de s'offrir des appareils modernes coûteux, comme le résume une opinion fort répandue des gens d'alors : «C'est pour les gros, c'est pas pour nous...».

De la lessiveuse au lave-linge

La première lessiveuse avec champignon, inventée vers 1860, existe sur le marché dès 1910, mais ne se voit pas avant 1940 dans notre région. On en trouvera encore en action dans les années 1960. Le foyer est en dessous. Le principe de cette méthode consiste à faire refouler la lessive bouillante par la pression de la vapeur que l'ébullition dégage. Il existe deux sortes de lessiveuses à champignon : la lessiveuse simple et la lessiveuse combinée. La lessiveuse simple est faite d'une seule cuve. On l'appelait aussi *bouillotte*. La lessiveuse combinée, quant à



1. Bouillotte à lessive et marmite sur un foyer de maçonnerie, La Chaux-de-Fonds, rue D.-P. Bourquin n° 15, utilisées aux alentours de 1930.
2. Lessiveuse fabriquée industriellement, modèle utilisé jusque vers 1950-1960 (Zinguerie de Zoug).



Lessiveuse combinée «de luxe» (en cuivre) de la marque Zug, avec foyer en dessous. Un objet prisé des collectionneurs. Collection Prudat, Courgenay.

elle, s'encastre au milieu du cylindre juste au-dessus du foyer incorporé. La production d'eau chaude s'effectue dans la double paroi ceinturant le foyer, reliée au réseau d'eau. Pas besoin d'essangeage (de dégrossissage) avec ce procédé : un bon trempage suffit.

La lessiveuse couplée avec la couleuse date de 1930. Cette dernière permet de battre le linge. Le type le plus courant de machines est constitué par une cuve ordinaire en bois à l'intérieur de laquelle tournent soit des palettes, soit une planchette. Ces palettes ne tournent jamais plus d'un tour

dans le même sens pour éviter l'enroulement du linge. Elles reçoivent un mouvement alternatif par l'action d'un volant manivelle. A chaque changement de rotation des palettes, il se forme un courant liquide en sens inverse et le linge est traversé par la lessive savonneuse. D'abord actionnée à la force des bras, la couleuse verra son mécanisme entraîné successivement par un moteur distinct de l'installation, par exemple celui d'une faucheuse chez nos paysans grâce à une courroie, puis par un moteur électrique externe, et finalement interne à la machine.



Lessiveuse avec mouvement de va-et-vient. Les ailettes sont en bois (rare). En général, c'est en métal. Elle marchait à l'aide d'un moteur agricole. Collection Prudat, Courgenay.



Calandre à manivelle de fabrication américaine, fin du XIX^e siècle. Collection Prudat, Courgenay.

Vers 1940, les ménages commencent à se procurer des essoreuses. Il y a deux appareils distincts : la calandre à manivelle, et l'essoreuse à centrifugeuse. La première d'entre elles est formée de deux cylindres qui compriment le linge. Mais on ne peut pas essorer de trop grosses pièces de tissu, au risque de les coincer dans les cylindres, et il faut faire alors machine arrière. Et puis, «gare les boutons s'ils n'étaient pas passés bien à plat, gare les trous aussi!»⁹

Quant à l'essoreuse à centrifugeuse, elle est actionnée d'abord par la pression de l'eau du réseau qui fait tourner la turbine d'une centrifugeuse. Les premières d'entre elles éliminent l'eau à 80%. Un moteur électri-

que fait tourner le tambour de celles de la seconde génération. Elles sont indépendantes, ou incorporées dans la machine elle-même comme deuxième cuve, mais elles contraignent toujours à transvaser le linge entre le lavage et l'essorage.

La machine semi-automatique s'installe dans les années 50. La connaissance des différentes phases du blanchissage a permis aux ingénieurs et industriels d'apporter des améliorations. Ils perfectionnent ces phases : lessivage – lavage – essorage. De plus, les constructeurs, très souvent au fait des objets liés à l'exploitation agricole, se réfèrent à la baratte, qui leur sert de modèle soit dans la forme, soit dans les mécanismes. La

baratte sert à battre le lait; les femmes battent le linge. De cette correspondance naît l'idée de la baratte à linge. Les machines s'efforcent de reproduire les gestes de la lavandière tout en écartant ceux qui brutalisent le linge. Le système à tambour va l'emporter sur les systèmes à agitateur. La semi-automatique typique comprend deux cylindres l'un derrière l'autre, l'un pour laver, l'autre pour essorer.

Plusieurs petites marques suisses de machines à laver domestiques naissent, qui ont été absorbées par la suite. Citons au passage *Elida* et *Therma*. Mais avec cette technologie, il faut encore intervenir au bout d'un quart d'heure, changer de programme, remettre de la poudre à lessive, etc. Tou-

tes
avec
chir
L
en
et
196
ne
35,5
foye
Cet
de
seul
le a
lieu
qua
me
sive
à la
gro
neu
préc

Chevaux d'acier du lavage automatique

Le lavage automatique est une révolution. Il a permis de libérer des heures de travail, de réduire les dépenses d'énergie et de produits. C'est une véritable révolution. Le lavage automatique est une révolution. Il a permis de libérer des heures de travail, de réduire les dépenses d'énergie et de produits. C'est une véritable révolution.

tes ces manipulations disparaîtront avec l'arrivée sur le marché de la machine automatique.

Le lave-linge automatique, conçu en 1950, s'impose partout entre 1960 et 1965. En France, entre 1954 et 1964, le taux d'équipement en machine à laver le linge passe de 8,4% à 35,5%. En 1994, près de 85% des foyers possèdent une machine à laver. Cette dernière fait gagner beaucoup de temps. C'est la commande à un seul bouton. Le programme se déroule automatiquement sans qu'il y ait lieu d'intervenir au cours du cycle. La quantité d'eau nécessaire au programme s'introduit et se mélange à la lessive. Le mélange eau/lessive est porté à la température exacte. Après le dégrossissage (prélavage), l'eau savonneuse sale se vidange. De l'eau propre préchauffée est introduite, suivie de la

Essoreuse en cuivre restaurée par René Chaboudez. La turbine ne nécessitait que 7 litres d'eau environ par essorage. Collection privée.



lessive pour le lavage principal, et le mélange est porté à la température choisie. Le lave-linge rince une fois à chaud, une fois en eau tiède et plusieurs fois à froid. Pour finir, l'essorage se met en marche. Cinq minutes plus tard, il est possible de sortir le linge essoré de la machine. Le premier sèche-linge date de 1958. Les ventes de sèche-linge décollent dès les années 70.

Depuis lors, il y a eu divers perfectionnements, mais le principe de base reste le même. Les ingénieurs recherchent un fonctionnement à la fois économique et compatible avec l'environnement. L'exploitation de la chaleur résiduelle existait déjà sur les premières machines à laver à tambour – et ce dès les années 20! Elle s'est poursuivie avec la récupération de chaleur sur les lessiveuses avec poêle intégré

dans les années 30. La tendance actuelle est la recherche systématique de toutes les économies possibles : d'énergie, d'eau et de produit lessiviel. Vers 1970, 5 kg de linge nécessitaient 190 litres d'eau. Les derniers modèles 2008 de grandes marques n'en consomment plus que 45 litres. Les machines actuelles en reviennent même aux flocons de savon... On fait la lessive presque tous les jours, et on lave du linge qui n'est pas sale! Mais les économies d'énergie obtenues notamment grâce aux lessives à basse température n'apportent pas que des avantages : le linge n'est plus désinfecté et les acariens reviennent en masse!

Texte et photos
Jean-Louis Merçay



A gauche, 1^{re} machine automatique Zug, 1955; à droite, machine Blanche-Neige (années 50, fabrication anglaise), avec essoreuse à manivelle. Collection Prudat. Fête des Echaipouses de Coeuve, 1999

Notes

¹ M. Bescherelle, *Dictionnaire national universel de langue française*, Tome II, 8e édition, 1860, p. 357

² Larive et Fleury, *Dictionnaire français illustré des Mots et des Choses*, Tome II, 1897, p. 301

³ Larousse universel en 2 volumes, *Nouveau dictionnaire encyclopédique publié sous la direction de Claude Augé*, Tome 2, 1923, p. 48

⁴ *Petit Larousse illustré* 1978, p. 590

⁵ Marc et Alice Chappuis, Develier. Marc Chappuis a encore vu sa grand-mère laver le linge à la cendre de bois.

⁶ Mélina Juillerat (1893 - 1993), Miécourt, propos recueillis par Madeleine Merçay

⁷ Jeanne Duval, Fontenais

⁸ Madeleine Merçay, Miécourt

⁹ Lucette Noirjean, Lugnez

¹⁰ Marthe Jenni, Porrentruy

¹¹ Jeanne Falbriard, Vendlincourt

¹² André Fleury, Porrentruy. Célibataire, il a toujours fait lui-même sa lessive. Dès ses années de jeunesse, il s'est intéressé aux gestes des opérations de lessivage.

¹³ C'était Marie Schori, citée par Madeleine Merçay. Elle demandait aux gens avec qui elle était en confiance qu'on ne fasse pas de choucroute, tellement elle en avait marre. La choucroute était le plat ordinaire des jours de lessive car on n'avait pas à en surveiller la cuisson.

¹⁴ Séverine Nussbaum, animatrice en EMS, Cornol

¹⁵ Daniel Prudat, Courgenay. Il a passé sa prime enfance à Vendlincourt, son enfance à Cœuve.

¹⁶ Vendlincourt

Sources

Entretien avec Marc et Alice Chappuis du Musée Chappuis-Fähndrich à Develier; entretien avec un groupe de résidentes de la résidence Les Cerisiers, Charmoille, réunies par leur

animatrice Séverine Nussbaum; entretien avec Daniel Prudat, Courgenay.

Qu'ils en soient toutes et tous remerciés.

Documentation

«Lessives d'autrefois» (1) (2), *L'Impartial*, 5 - 6 mars 1991, article de Raoul Cop.

«Les grandes lessives d'autrefois», le blog joursdelessive: Chronologie (1) (2), *Le lavage du linge*, *La lessiveuse à champignon*, *Les premières machines à laver*, 2006 Copyright Aurélie Brayet.